



MEETING GLORIA STEINEM

Valérie LOOTVOET

Directrice de l'Université des Femmes

Le 7 juin dernier, le Lobby européen des Femmes invitait Gloria Steinem à Bruxelles et donnait à des journalistes européennes l'occasion d'interviewer cette grande figure états-unienne du féminisme historique sur son parcours et la manière dont celui-ci a forgé ses convictions.

Gloria Steinem, journaliste et conférencière féministe, est une femme érudite et culturellement très américaine. Ainsi n'y a-t-il chez elle aucune hiérarchie, aucun savoir *up-bottom* mais plutôt un désir de rencontre d'autres femmes et féministes d'égale à égale, chaque expression ayant même valeur, et même droit à la considération, sans relation de déférence si courante dans notre Europe si attachée à ce type de conventions. C'est donc en toute « horizontalité » que nous avons eu le plaisir de la rencontrer pour évoquer ensemble, à partir de sa vie et de son activisme féministe, les combats des femmes pour remettre en cause, et peut-être, un jour, faire disparaître la domination masculine.

Née en 1934, en Ohio, elle passe ses premières années à voyager avec ses parents. Engagée très jeune dans diverses causes, elle devient chroniqueuse pour le *New York* dès 1968 (elle y tient une rubrique intitulée *The city politics*), et fonde en 1971 *Ms. magazine*, dont l'ambition est de traiter de sujets féministes contemporains. Durant tout son parcours, elle n'a de cesse de travailler pour la cause de toutes les femmes, dans le champ des droits : « À la fin des années 1970 et pendant la décennie suivante, Gloria Steinem consacre une grande partie de son temps à diverses organisations politiques et devient l'une des porte-parole les plus écoutées du mouvement de libération des femmes. Elle contribue à la création de plusieurs associations, telles que *Coalition of Labor Union Women*, *Voters for Choice* ou encore *Women Against Pornography*. »¹ Elle porte ainsi un féminisme d'une grande maturité. Elle interconnecte les violences et leurs racines, inscrites dans l'enfance, pour évoquer tant la haine des femmes et des enfants que le racisme ou encore le capitalisme éhonté qui enrichit ceux qui n'en ont

aucun besoin pour appauvrir celles qui sont dénuées de tout. Car, avec les féministes noires américaines, elles articulent les luttes dès les années 1960-1970, en mêlant les combats contre sexisme et racisme. Ce souci de prise de hauteur pour englober la lutte pour toutes les femmes en prenant en compte les effets conjugués d'autres discriminations qui vont toucher certaines, est saillant dans son discours. Notamment lorsqu'elle évoque les enjeux liés au corps des femmes et les luttes post-coloniales ou encore environnementales : « Si vous voulez maintenir le système de sexe, classe, et race, vous commencez par supprimer les droits reproductifs, ce qui va affecter toutes les femmes, mais les affecter de manière différente ». Ainsi, sur cette question, les femmes blanches se verront interdire d'avorter, les femmes de couleur seront obligées de le faire. Pour Steinem, « c'est très interconnecté et vous ne pouvez pas en parler séparément. Cela nous affecte différemment et nous avons à regarder ce fait de manière politique ». Selon elle, le climat est impacté par le traitement du corps des femmes : « La contraception et l'éducation des femmes sont les premières choses à mettre en avant si vous voulez combattre les changements climatiques ».

Attachée à une réflexion politique sans concession quant au radicalisme des luttes, mais stratège quant aux manières de procéder, elle a pris parti, lors des dernières présidentielles états-unienne, pour Hilary Clinton. Elle évoque à ce sujet les effets du fonctionnement électoral du pays : « Le système de grands électeurs, qui est un résidu de la période esclavagiste, est ce qui a fait élire Trump, puisque celui-ci n'avait pas la majorité en chiffres absolus. ». De cette élection catastrophique, Steinem retient ce qu'elle nomme

avec ironie une « bonne nouvelle » : « Il a galvanisé les oppositions, plus que jamais dans l'histoire des États-Unis, y compris lors de la guerre du Vietnam. » Et cette opposition traverse les frontières, comme si cet homme était le symbole de ce que refusent aussi bien des habitants les habitant-e-s de Nairobi, ou d'Allemagne que du Kentucky, lieux dont les habitant-e-s envoyèrent de nombreux mails de soutien à Steinem. Pour cette dernière, c'est le signe que les citoyen-ne-s, d'où qu'ils ou elles soient, acceptent de moins en moins l'hégémonie des États-Unis. Elle met en garde cependant contre les risques d'un changement de présidence en l'état. « Trump, reprend Steinem, est une personnalité perverse classique. Il ne croit en rien. Il risque bien d'être destitué. Et un danger encore plus grand serait alors de se retrouver avec Mike Pence comme président. Car Pence, lui, croit vraiment en tout ce qui est de droite dure. Et que, contrairement à Trump, il n'est ni malade, ni charismatique ». Cette aile droite dure, profondément misogyne et raciste, a bien compris que le combat se mène également sur les droits reproductifs des femmes, et qu'aller tuer des gynécologues pratiquant des IVG n'est pas très sympathique au yeux de la population. « Ils agissent donc de manière autre : en coupant les vivres des plannings familiaux », explique Steinem.

Cette compréhension politique du monde, cette vision « avec sens », Steinem l'inscrit aussi dans la revendication d'une non mixité politique, temporaire, mais nécessaire. Cette non mixité vaut pour les groupes racisés, pour les femmes... : « Les Européens ont inventé le colonialisme, et le racisme qui est un prétexte pour le justifier. Couper des gens de leur culture, les emmener à des milliers de kms pour les réduire en esclavage laisse



Manifestation du 8 juin 2017 à Bruxelles

des blessures profondes ». C'est bien de cette blessure commune à politiser, pour ne pas l'exprimer sur le seul registre de la souffrance ou de l'affect mais la transformer en problématique sociale, que naît la nécessité de la non-mixité temporaire : « Si vous avez un passé d'extermination dans votre histoire, ou du fait de votre sexe, vous pouvez avoir besoin de vous retrouver entre vous. C'est un des buts de la non mixité politique. Si ce n'est pas une ségrégation d'État, mais une initiative privée d'entre soi politique, quel est le problème ? », questionne Steinem. « C'est très utile pour les femmes, reprend-elle. Vous savez, dans mon pays comme ailleurs, les femmes n'ont que peu la parole, alors qu'elles sont accusées de parler tout le temps, d'être de grandes bavardes. Traditionnellement, on laisse les petites affaires de la culture aux femmes et la politique aux hommes. Au début de ma militance, je croyais moi-même que, lorsque je fréquentais les groupes non mixtes, il me manquait quelque chose parce que les hommes n'étaient pas là. Alors qu'en fait, en étant entre femmes, j'ai réalisé que j'avais surtout manqué de moi-même. Tout groupe qui a été exclu a parfois besoin d'être dans l'entre-soi, même s'il est très important de s'écouter au delà de ce qui nous différencie. » Ce lien entre individus - singuliers -, et collectif - politique -, (mais aussi dialogue entre groupes différemment situés), semble fondamental pour Gloria Steinem. N'a-t-elle pas

développé cette approche dans son ouvrage *Revolution from within. A book of self esteem*² qui établit un lien entre ces deux dimensions ? Un lien encore insuffisamment exploré par le féminisme européen.

À l'opposé de cette démarche de préservation de soi, se trouve la violence. Steinem la pose comme intrinsèque à la masculinité. « La violence est ce qui sert à contrôler les autres. Sans elle, vous ne pouvez pas le faire, vous ne pouvez pas contraindre. Et les hommes ont le droit de discipliner les femmes par cette violence, leur femme comme les autres ». Ces comportements sont très rigides, très apparentés à la socialisation sexuée : « Les hommes ne voient pas à quel point les femmes sont salvatrices, à quel point ce qui est défini comme féminin est salutaire. Les indicateurs de violence montrent tous à quel point la cristallisation des rôles sexués en fait partie. Curieusement, j'ai rencontré beaucoup d'hommes alliés car ils avaient fait des peines de prison. Ils disaient qu'après une expérience pareille, ils comprenaient ce que c'était que subir de la violence. Or, c'est tout ce qui est « corps masculin » qui fonctionne sur cette violence. Prenons la police : les familles de policiers expérimentent quatre fois plus la violence que les autres. L'idée que l'identité masculine aboutie dépend de la domination sur les autres doit être abolie. Parce que ça ne fait gagner personne. Les rôles sexués sont

des prisons, pour tout le monde ». Celle des hommes est une prison de luxe, et pour Steinem, les groupes d'hommes qui combattent la violence montrent un certain courage, car il est difficile de combattre ce qui vous apporte vos propres privilèges. Ils ont quelque chose à perdre.

Le message de Steinem, qui s'est définie comme *hopeaholic*³, est d'un optimisme convaincant. Personnalité apaisante et pacifique, ancrée, n'ayant rien à prouver à quiconque, elle inspire la vision d'une réalisation possible de ce qui nous est renvoyé comme utopique et donc inatteignable à nous, féministes. Elle conclut, et nous ne pouvons que souscrire :

« We are about to be free : we are in maximum danger, but we have also maximum opportunities ».⁴ ■

1 Un site décrit son oeuvre et son engagement : www.gloriasteinem.com.

2 Gloria Steinem, *Une Révolution intérieure : essai sur l'amour-propre et la confiance en soi*, paru en Français chez InterEditions, Paris, 1992.

3 "accro à l'espoir".

4 « Nous sommes sur le point d'être libres. Nous sommes en état de danger maximum, mais nous avons aussi des opportunités maximales. »